

Laval théologique et philosophique



DAVY, Marie-Madeleine, *Henri Le Saux, Swami Abhishiktânanda : le Passeur entre deux rives*

André Couture

Volume 38, numéro 2, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705939ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705939ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, A. (1982). Compte rendu de [DAVY, Marie-Madeleine, *Henri Le Saux, Swami Abhishiktânanda : le Passeur entre deux rives*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(2), 215–216. <https://doi.org/10.7202/705939ar>

solliciter la protection des hommes politiques : l'Église disposait elle-même d'un pouvoir autonome grâce à l'autorité qu'elle exerçait sur les fidèles qui avaient également la qualité d'électeurs » (p. 228).

C'est ainsi que Lartigue, homme d'État, apprend la valeur de la stratégie du « fait accompli » face à un gouvernement colonial qui a besoin, pour la prospérité de sa bourgeoisie d'implantation trop récente, de la paix sociale. Grâce à sa compréhension nuancée des institutions nouvelles, grâce à un ultramontanisme qui le guide aussi dans ses « distances » en lui donnant la référence d'une autre autorité dont il se sait le représentant, grâce également à sa connaissance empathique des forces montantes au sein même de la nation canadienne-française, Lartigue, évêque, réussit à poser pièce par pièce les éléments de fondation de ce qu'il conçoit comme la liberté de l'Église, tant face au gouvernement protestant que face au laïcisme bourgeois. Il se trouve ainsi au cour des luttes de ce pays. Son épiscopat fut relativement difficile ; il n'a certes pas connu la plénitude des fruits de son action. Il aura été le semeur d'une récolte dont la maturité ne sera acquise qu'à la fin du siècle.

Le travail sérieux, honnête et intelligent de Gilles Chaussé nous permet de pénétrer non seulement la vie du premier évêque de Montréal, mais l'articulation des forces politiques et religieuses, bourgeoises et cléricales, qui ont fait la vie de la société canadienne au XIX^e siècle.

Raymond LEMIEUX

S.A. NIGOSIAN, *Modes of worship*. Agincourt (Ontario); The Book Society of Canada Limited, 1981, 94 p. \$ 3.95.

S.A. Nigosian est professeur d'histoire des religions à la Faculté des sciences religieuses de l'Université de Toronto. Il a déjà présenté les grandes religions du monde dans *World Religions* (1975) et proposé une étude plus spécialisée sur *Occultism in the Old Testament* (1978). On trouvera ici une sorte d'aide-mémoire concernant les principaux regroupements, les rites essentiels et les grandes fêtes de neuf traditions religieuses importantes (l'hindouisme, le bouddhisme, l'islam, le judaïsme, le shintô, le sikhisme, le zoroastrisme, le bahaïsme et le christianisme); à la fin de l'ouvrage se trouvent une note sur les divers

calendriers, un court glossaire, une bibliographie sommaire et un index. « This book », peut-on lire à la suite du copyright, « is derived from "Religious Festivals and Celebrations in Ontario" by S.A. Nigosian, 1977, owned and copyright by the Ontario Ministry of Culture and Recreation. » On saisit alors les intentions premières de l'A. et on s'explique mieux pourquoi, en plus des grandes religions, il retient telle tradition mineure plutôt que telle autre. Ceci dit, il s'agit d'un petit ouvrage solidement documenté, de prix modique, et qui s'avérera fort utile à tous ceux, professeurs et étudiants, qui s'intéressent de près ou de loin à la vie concrète des principales traditions religieuses de l'humanité.

André COUTURE

Marie-Madeleine DAVY. Henri Le Saux, Swami Abhishiktananda. *Le Pasteur entre deux rives*. Paris : Cerf, 1981, 206 p.

Après la biographie de Sri Ramana Maharshi, la collection « Témoins spirituels d'aujourd'hui » nous présente celle de son disciple chrétien, un bénédictin de l'abbaye de Kergonan, le Père Henri Le Saux. D'abord accueilli en Inde par Jules Monchanin en 1948, Henri Le Saux prit deux ans plus tard la robe du renonçant hindou et reçut le nom de Abhishikteshvarānanda, c'est-à-dire « Celui qui a mis sa félicité (*ānanda*) dans le Christ (*abhishikta*) Seigneur (*ishvara*) ». Éveillé aux profondeurs de l'intériorité par Ramana Maharshi, séduit par Gnānānanda, un autre sage du pays tamoul, le moine chrétien poursuivra jusqu'en 1973 une aventure spirituelle qui le conduira au sommet de l'expérience mystique.

Après avoir longtemps fréquenté les nombreux écrits de Henri Le Saux ainsi que le *Journal intime* (qui n'a pas encore été publié), M.-M. Davy s'emploie à montrer toute l'originalité de cet homme au sein de la tradition chrétienne. Même fasciné par la mystique hindoue, à cause de sa double formation de moine bénédictin et de prêtre catholique, Henri Le Saux n'allait pas accepter d'emblée d'être guidé par un hindou. Mais il cherchera avant tout à être fidèle à l'Esprit qu'il sent au fond de son être.

Chez le chrétien convaincu qu'a toujours été Henri Le Saux, la confrontation avec l'*advaita* hindou a d'abord paru faire voler en éclats les dogmes et les structures cléricales ; et ceci, au prix

de tourments intérieurs qui dureront pendant de longues années. Mais l'expérience terrible qu'il vivait alors s'approfondit peu à peu en non-attachement, c'est-à-dire en détachement de son attachement spontané à sa vocation de chrétien (pp. 110-111). Le moi égoïste fondait au creuset de la nuit et, avec lui, le « faiseur de problèmes » (p. 112). Puis, d'approfondissement en approfondissement, le moine conquérait en lui, en son fond le plus secret, la Présence fulgurante du Ressuscité et, avec elle, un espace de liberté qui allait briser définitivement les idoles de sa fabrication et renouveler sa vision du Mystère :

J'appelle chrétien, un homme qui « aime » ses frères pour eux-mêmes et ne se « sert » pas d'eux pour son propre intérêt. J'appelle un chrétien un homme qui aime Dieu pour lui-même et pour qui Dieu n'est pas quelque chose dont on se sert pour obtenir quelque chose pour soi dans ce temps ou dans le temps à venir... Quand enfin Dieu ne sera plus pour moi « rien » que je puisse voir, entendre, embrasser, comprendre, sentir, etc., alors enfin j'aurai trouvé Dieu, Dieu en soi... Lorsque, enfin, Dieu ne sera plus un moyen pour moi, mais « rien » pour moi, alors c'est moi qui désormais « rien » serai emporté au grand souffle de l'Esprit, au Grand œuvre de Dieu (p. 135; citation du *Journal*, 18 novembre 1959).

Le Saux confond-il alors hindouisme et christianisme ? Ou cherche-t-il à les réduire l'un à l'autre, comme le font les théosophes ? Sûrement pas. C'est vrai que ce nouveau Swami a oscillé de la possibilité à l'impossibilité d'être profondément chrétien et profondément hindou à la fois (cf. p. 70, 113, etc.). Mais finalement il ne peut plus douter : il est et demeure chrétien. Il n'est pas chrétien « malgré l'hindouisme » (p. 142) ; celui-ci est plutôt pour lui un ferment (p. 131) et les Upanishads ont alors une « fonction révélatrice » (p. 142) : elles sont un stimulant qui l'invite à devenir plus chrétien encore. Pourtant, au-delà des réflexions que nous livre le *Journal*, on peut encore se demander pourquoi, concrètement, Henri Le Saux a tenu à ce que son disciple Marc soit initié à la fois par lui-même, un chrétien, et par un maître hindou. Pourquoi ces deux dimensions lui semblaient alors nécessaires, voire complémentaires, s'il était toujours bien vrai pour lui que l'hindouisme était voué à se dépasser dans le christianisme. Mais peut-être est-il vain de chercher à comprendre parfaitement les raisons qui motivaient un être aussi libre que le Père Le Saux, qui avait conquis cette liberté au prix de tant d'arrachements.

De toute façon, s'il est vrai que la théologie doit se faire dans l'épaisseur des réalités terrestres extérieures, qu'on les appelle politiques, économiques ou sociales, il est également vrai qu'elle doit aussi tenir compte des luttes ardues de l'homme à la conquête de son intériorité la plus profonde. Le mystique comme le théologien de la libération, bien que dans des sens presque contradictoires, sont chacun à sa façon des iconoclastes et se sentent souvent très à l'étroit dans les cadres d'une certaine église. Il reste que la théologie de demain, celle qui se bâtit à même l'expérience réelle des chrétiens et des chrétiennes d'aujourd'hui, ne peut pas ne pas tenir compte d'expériences aussi intenses et vraies que celles-là.

André COUTURE

LA VIERGE MARIE dans l'enseignement des Papes, Solesmes, 1981, 286 pages, 11½ × 18½ cm.

Les Moines de Solesmes avaient publié, en 1959, sous le titre de NOTRE DAME, dans la collection « *Les enseignements pontificaux* », un recueil de textes sur la Sainte Vierge. Ce volume de 488 pages de textes seuls référait à 107 documents s'étendant sur plus de deux siècles, soit de 1743 à 1959.

La période de 1959 à nos jours attendait un complément. C'est ce que vient de combler ce nouveau volume. Il n'est pas une réédition mise à jour de l'ancien. Il est une refonte totale. Sur une période plus brève, de 1891 à 1978, les mêmes moines de Solesmes présentent, cette fois, en se restreignant à 76 documents, une synthèse beaucoup plus organique de la doctrine mariale.

C'est que, depuis 1959, le Concile de Vatican II est venu. Aussi se ressent-on de son apport dans la présentation de la matière. Alors que le volume NOTRE-DAME suivait plutôt l'ordre et le développement des anciens manuels : le Mystère de Marie, sa prédestination, sa maternité divine, sa maternité spirituelle, ses privilèges : Immaculée Conception, sainteté, Assomption, Royauté, la nouvelle présentation procède d'une façon moins morcelée de textes numérotés et nous offre un texte continue, en huit chapitres subdivisés en grands paragraphes. À titre d'illustration, le premier chapitre, intitulé « *la doctrine mariale* » a comme sous-titres : *bases doctrinales et exigences actuelles, une authentique théologie mariale, une synthèse de saint Pie X, l'enseignement du Concile,*